



CHRONIQUE

par

Natacha Wolinski

Une rentrée pour rien ?

«Ne vaut-il pas mieux faire un discours sur Rien, que de composer de froides comédies, comme Afranius, des tragédies pitoyables, comme Barbaridès, des opéras ennuyeux, comme Crassotius [...]?» En 1730, Louis Coquelet publie, sous couvert d'anonymat, un *Éloge de rien*. Les éditions Allia le ressuscitent en pleine rentrée littéraire, comme pour conjurer l'effroi de l'inflation livresque. Cet éloge pèse 49 grammes et coûte 3 euros. Face aux 676 romans pesants et coûteux proposés cette année, il fait économie d'argent et de portage. Ce traité désigne le point cruel des vanités. Que sont ces romans fabuleux ? Des ouvrages qui ne coûtent – presque – rien : un maigre cachet à l'auteur, du papier semi-recyclé, un tirage modeste, qui n'engage à rien. La mise est faible et peut rapporter gros. Le roman ne coûtant rien, il devient licite de publier du rien, du presque rien, histoire de tenter le hasard, de creuser le nihilisme ambiant, dont Louis Coquelet, il y a trois siècles, donnait le profil à grands traits. «Ajoutez Rien à Rien, cela fait toujours Rien. Ôtez Rien à Rien, il reste toujours Rien.»

Face à cette nuée de romans, les éditeurs de livres d'art sont pétris de peur, ils pèsent le papier et les mots. Le coût de l'iconographie, de la gravure, de la reliure fait que peu jouent à la roulette du rien. C'est paradoxalement dans le monde plasticien, habitué depuis Duchamp à de féroces réévaluations et dévaluations de l'objet-art, que le «beau livre» demeure un objet sacré, conçu dans sa splendeur matérielle. Les mille romans promis à l'oubli sont les véritables ready-made, des clins d'œil lancés au monde de la duplication, qui ne valent guère que leur poids de papier et dont la mâchoire du pilon est le seul jury.

Éloge de rien, anonyme

Éd. Allia, 62 p., 3 €